

ATELIER DE PHILOSOPHIE N° 30

Quinzième armée - deuxième semestre 2011 2012

Se libérer des passions tristes ?

Claudine, Florine, Michèle, Gérard, Dominique, Claude, Christiane, Odile, Roger.

Atelier animé par Anne Marie, Alain et Jacqueline.

1^{ère} séance mars 2012 Se libérer des passion tristes?

Les premières réactions sont de perplexité. Y a-t-il en effet lieu de se demander s'il faut se délivrer de ses affects qui nous gâchent l'existence ? Ne serait-il pas plus fructueux de réfléchir sur les moyens dont on pourrait disposer ? Et conduisent tout naturellement à interroger l'idée même de passions tristes ? La passion ne serait-elle pas par définition active et énergique donc passion triste sonnerait comme un oxymore?

L'examen des textes choisis, le contraste entre le sens moderne, chez Hegel, et le sens plus ancien, chez Descartes, éclairent sur ce que la philosophie envisage comme négativité de la passion : affect violent, subi, capable de concentrer toute l'énergie d'un être sur un seul objet au détriment d'un rapport équilibré au monde et aux autres. Mais les questions ne tarissent pas pour autant. Toute passion ne serait-elle pas triste alors ? Peut-on véritablement distinguer parmi les passions celles qui diminuent notre puissance d'être et s'en libérer ? Est-il si évident qu'une passion comme la haine ou la jalousie n'accroisse pas l'énergie d'un individu ? Il est clair qu'entre le sens accordé à ce terme dans la tradition philosophique et le sens ordinaire actuellement usité, il est difficile de penser clairement et sereinement la relation aux passions. L'idée de passivité, entretenue dans le terme de passion, fait manifestement problème puisque la représentation de l'être passionné est celle d'un individu mu par une belle énergie, créatrice ou dévastatrice. Peut-être l'idée de possession fait-elle avancer l'élucidation du concept en réduisant l'opposition entre la manifestation d'énergie qu'est la passion et l'idée que le passionné soit passif lorsqu'il désire.

Cette approche de la passion éclaire d'un jour nouveau l'idée stoïcienne de la sagesse comme éradication des passions, c'est à dire de tous les affects, par la raison. Mais cet idéal de liberté prend-il véritablement en compte l'humaine condition ? Et ne risque-t-il pas de mener à la résignation monacale telle que la religion chrétienne instituée, récupérant l'antique stoïcisme, a su la promouvoir dans cette vie pour mieux mériter l'autre, permettant au pouvoir dominant de mieux dominer les humbles ?

Ne serait-ce pas faire preuve de plus de sagesse que d'accepter sa vulnérabilité ? Et Kant rappelle à ses lecteurs que la guerre de la raison contre les passions est vaine. Celles-ci, en effet, sont d'autant plus nocives qu'elles s'assujettissent la raison. Le passionné est toujours un fieffé raisonneur. C'est pourquoi Kant considère que les passions sont une véritable maladie de l'âme, un obstacle majeur à toute amélioration morale.

De la haine ou la jalousie, on veut bien l'admettre mais en va-t-il de même de la passion amoureuse ? Décidément, la question de savoir si l'expression « passion triste » est tautologique ou contradictoire n'est toujours pas résolue !

2^e séance avril 2012 Toutes les passions sont-elles tristes?

Pas pour Épicure l'hédoniste pour qui l'absence de souffrance est le meilleur moyen d'atteindre le bonheur. Et l'un des meilleurs moyens d'y arriver est de trier les désirs, éviter les désirs non naturels et vains, tristes donc car insatiables et causes de souffrance, pour ne conserver que les désirs naturels pour le bien du corps et de l'esprit : ne pas avoir faim ni soif ni sommeil ni d'angoisses comme la peur de la mort ou des dieux. Vivre tranquillement dans le jardin au milieu des amis, loin du luxe, du pouvoir, des richesses et des superstitions. Et si le plaisir est le plus grand des biens, il ne faut pas en abuser car trop manger ou trop boire conduisent à la souffrance. Une philosophie simple qui peut encore avoir du sens dans nos sociétés malades de la surconsommation en tout genre. Comme l'ont compris les vrais épicuriens.

Pour Descartes, les passions ne sont pas des maladies, mais des phénomènes naturels : il est donc vain de les juger. Toutefois l'âme n'est pas condamnée pour autant à les subir. L'âme ne peut s'empêcher d'être affectée par la joie, la colère, la tristesse...qui provoquent le rire, la

rougeur, les larmes...Mais elle peut agir indirectement sur ces passions, ces émotions i

- en empêchant le mouvement auquel la passion dispose le corps : empêcher la main levée de frapper, empêcher la fuite lorsque la peur la provoque mécaniquement;
- en mettant en place des associations stables entre des représentations modifiées et des actes.

Deux situations se présentent :

1)"J'ai le temps" entre l'assaut de l'émotion et la décision à prendre : il faut se divertir, faire autre chose, jusqu'à ce que la capacité de jugement ait récupéré sa clairvoyance;

2) Je dois prendre une décision sur-le-champ : la volonté doit obliger la réflexion à prendre le contrepied de la passion. Le peureux va penser que la fuite est peu efficace et contraire à l'honneur; le téméraire va s'obliger à se souvenir qu'il vaut mieux opérer une honnête retraite que de s'exposer inutilement à la mort...

Qu'est-ce qui est nécessaire pour cela '?

- apprendre à se connaître, savoir quels sont nos réflexes habituels, quels "plis" sont les nôtres;
- consacrer du temps à modifier nos représentations : peine, répétition, régularité, nécessaires à tout apprentissage;
- s'y prendre à l'avance : il n'y a pas de déconditionnement soudain.

Descartes nous dit donc que nous pouvons, si nous nous en donnons les moyens, briser l'automatisme de répétition,

- cesser d'être prisonniers de nos émotions. La plupart des participants pensent qu'il y a là, effectivement, un gain de liberté. Les questions que le groupe se pose à lui-même portent principalement sur deux points :

- quels peuvent être les moyens de prendre du recul (situation 1) ?

- n'y a-t-il pas des cas où la spontanéité ("laisser parler son tempérament") est tout à fait nécessaire ?

Réflexion sur ce qui distingue par ex. la colère de l'indignation.

3e séance juin 2012 : Faut-il se libérer des passions?

Pour Spinoza, c'est la raison, la lucidité qui nous permet de savoir si les passions augmentent ou non notre puissance d'agir, et à persévérer dans notre être. Mais déjà, comme le souligne Deleuze le commentant et proposant l'expression « passions joyeuses » et « passions tristes », l'augmentation de la joie ou de la tristesse en nous est un indice pour notre « puissance de penser » et pour dépasser la connaissance fautive « du premier genre ». Pour Rousseau, toutes les passions sont bonnes pour l'homme, dans la mesure où il sait les maîtriser. Toutes concourent à le perfectionner, à le faire vivre. Même la jalousie à petite dose permet de questionner notre rapport à l'être dont on veut conserver l'amour ou l'amitié. C'est l'excès qui est problématique. Le cinéma ou la littérature nous montrent bien en quoi la jalousie peut être violente ou ridicule, mieux que par une leçon de morale. Et que serait un homme sans passion ni désir? Serait-il encore humain se demande Rousseau? Pour Hegel aussi, les passions sont positives pour l'homme car elles sont, dans le processus de « ruse de la Raison », le moteur de l'histoire en marche vers le progrès de l'humanité et de l'Universel. Et plus encore chez les grands hommes pour qui la passion égoïste du pouvoir et de la conquête permet, au delà des morts, de développer loin de chez eux la science (Alexandre) le droit (César) les idéaux de la révolution (Napoléon)... Le XXe a servi de contre exemple à cette conception idéaliste de l'histoire, bien imprévisible! Conception positive de l'histoire qu'on retrouve chez Marx et qui pose la question des moyens en vue de la fin idéale déjà prévue et anticipée. Et donc celle du fanatique, qui est tellement persuadé que sa cause est juste, que le doute ne l'effleure jamais avant d'agir, une « passion de penser » qu'analyse finement Alain. Au point, au nom du bonheur des autres (politique ou religieux) de les sacrifier, soi y compris, sans regrets ni remords.

Autre maladie pour Alain, qui retrouve Kant et Descartes, la mélancolie, qui se nourrit de sa propre plainte et même en jouit. Mais en refusant de la laisser parler, elle devient supportable et on peut commencer à s'en détacher, en pensant à autre chose, en agissant loin de soi (le remède de scier du bois, à la fois soin et utile).

Sur quoi fonder la décision morale? 1ère séance. 2 Mars 2012

Un fait, auquel nous sommes quotidiennement confrontés: la mendicité.

Une question, qu'effectivement nous nous posons tous: donner ou ne pas donner?

Une esquisse de problématisation: la réponse que nous donnons à la sollicitation du mendiant est-elle spontanée ou réfléchie?

I. Les interventions successives des participants à cette première séance (nous étions 16) se sont engagées sur trois pistes.

1) La réflexion, semble-t-il, inciterait plutôt à ne pas donner ; On peut hésiter, par exemple, à donner aux enfants ou aux mendiants implorant à genoux, parce qu'on condamne l'instrumentalisation de l'enfant ou parce que l'imploration du mendiant nous met mal à l'aise. Denise, évoquant ce dernier point, remarque que ne pas donner provoque une «culpabilité imposée par le regard de l'autre».

Dès lors, on donnerait pour échapper à cette culpabilité, ce qui, bien sûr, enlève tout caractère spontané au don... Plus généralement, dès que l'on se sent contraint à donner (contrainte externe ou interne) on peut mettre en doute le caractère moral du don, qui ne peut reposer que sur la liberté. Ceci recoupe une remarque de Rousseau (Rêveries du promeneur solitaire, 6ème promenade].

2) Nous nous sommes également interrogés sur les limites, voire la pertinence de l'exemple de la mendicité pour illustrer une décision morale. Patrick remarque que l'exemple privilégie la charité, alors que l'investissement moral devrait plutôt se faire en faveur de la justice. On peut alors opposer une solution politique, collective, au problème de la misère, à une solution individuelle qui ne peut être recommandée que dans les cas d'urgence. Dans le même ordre d'idées, Jean-Pierre remarque que «ce qui est immoral, c'est qu'il y ait des mendiants». On voit bien ici qu'une réflexion sur les causes politiques et sociales de la misère prend le pas sur le spontané.

3) Enfin, une 3ème piste a été dégagée. Yacoubou remarque l'importance des traditions religieuses dans les conduites morales. Les religions, en effet, sont de grandes pourvoyeuses d'impératifs moraux-séparables, ou non, de l'espoir d'une récompense dans l'au-delà. Mais on peut aussi envisager une morale laïque, ou simplement une solidarité qui va de soi, parce qu'elle est fortement ancrée dans les traditions. Ainsi, à son arrivée en France, Yacoubou a manifesté son étonnement face à l'existence des sans-logis, inconcevables dans son pays, le Niger.

II) Dans quelle mesure Rousseau nous permet-il de penser une morale qui ne s'enracinerait pas dans une tradition "religieuse ou autre--", qui serait aussi indépendante de tout travail de réflexion, et dont le ressort, ou si l'on veut, le fondement, tiendrait à la nature même de l'homme?

Après la lecture du 1er paragraphe d'un texte tiré du Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité, la discussion s'engage autour de la question de la pitié. Rappelons que Rousseau la définit comme «une répugnance innée à Voir souffrir son semblable», un «pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion». La pitié rousseauiste n'a rien à voir avec le sentiment de condescendance auquel on tend parfois à la réduire. Elle repose sur l'identification à l'être qui souffre (sympathie= étymologiquement, souffrir avec, ou empathie) et elle serait plutôt étouffée par la raison, la réflexion qui «à l'aspect d'un homme souffrant», nous pousse à dire: «péris si tu veux, je suis en sûreté...» Rousseau voit dans la pitié la racine commune de toutes les vertus (entre autres, la générosité ou pitié appliquée aux faibles, la clémence ou pitié appliquée aux coupables, l'humanité ou pitié appliquée à l'espèce humaine) ;
Qu'est-ce qui a fait question dans cette analyse?

1) Personne ne conteste que le sentiment de pitié existe, mais qu'il soit universel ne va pas de soi, comme d'ailleurs, l'existence d'une morale universelle. Jean Pierre insiste sur le fait que la pitié s'exerce au sein de sa communauté et non en direction de tous. Erik rappelle qu'avant les Stoïciens et le Christianisme, les codes moraux étaient inséparables d'un enracinement dans un territoire ou une culture déterminés. Nous aurons sans doute à revenir sur ce point capital.

2) La pitié est-elle, comme le prétend Rousseau, un sentiment naturel? Naturel veut dire ici spontané, émanant de la nature biologique de l'homme, voire qualité commune aux hommes et aux bêtes. Les apports de l'éthologie contemporaine, avec le constat de comportements entre certains animaux rappelant la pitié telle que définie par Rousseau, permettent-ils de répondre à cette question ? On peut en douter.

3) Quoi qu'il en soit, n'est-il pas vain de chercher dans des faits(historiques, préhistoriques, ou d'expérimentation éthologique) une confirmation ou une infirmation du propos de Rousseau ?

Il faut rappeler que celui-ci n'a pas eu la naïveté de croire en son état de nature, dont l'hypothèse méthodologique a pour but de mettre en lumière ce que notre humanité doit à la société et à la culture. Aussi, toute la question est de savoir si l'analyse qui nous est proposée peut nous aider à voir plus clair dans le problème que nous nous posons. A suivre, donc....

Sur quoi fonder une décision morale ? (séance 2 : 6 04 2012)

Décision morale, respect de la personne et raison

7 personnes ont participé à cette séance (nous étions 16 à la précédente). Alors que les animateurs avaient l'intention que la séance soit l'occasion de réfléchir à partir de passages précis des textes reçus par les participants (Kant, Schopenhauer, Jean-Pierre), cela ne s'est pas fait. La séance a cependant conduit à problématiser le rôle de la pitié c'est à dire l'identification par sentiment à autrui comme fondement de la décision morale.

La force du point de vue de Rousseau a été rappelée pour commencer : si le raisonnement ne donne pas un fondement à la décision morale (il permet de justifier une position et son contraire --donner, ne pas donner à un mendiant par exemple), la pitié qui précède en l'homme toute réflexion permet de dépasser cela. Faisant partie avec l'amour de soi qu'elle tempère de la nature humaine, elle propose un fondement indépendant de telle et telle culture à la décision morale.

Si le sujet de l'atelier c'est Sur quoi fonder une décision morale ?, en quoi diffère-t-il de la question Sur quoi fonder la morale ? La morale étant un système pour orienter et évaluer les actions de tous les hommes, la décision morale se réfère elle à ce qu'un sujet pose. Ainsi dans Le choix de Sophie, l'héroïne doit choisir entre faire échapper à la mort son fils ou sa fille. Ainsi le client d'un magasin où on oublie de lui facturer un objet doit choisir entre en profiter ou le signaler.

Pour ce deuxième exemple, deux points de vue sont proposés pour fonder la décision morale de ne pas profiter de la situation : la conscience des conséquences pour l'employé responsable de l'oubli (conscience de l'autre comme personne), l'utilité sociale : frauder c'est porter atteinte aux règles et au fonctionnement de la vie en société : si tout le monde ne payait pas, il n'y aurait plus d'existence sociale possible. Les présents se partagent entre ces deux perspectives.

Mais plus radicalement, derrière les fondements que l'on peut proposer à la décision morale, n'y a-t-il pas l'utilité pour l'espèce ? Ce qui est utile pour l'espèce n'est-il pas la vérité à déceler derrière la pitié proposée par Rousseau, derrière l'utilité sociale P (cf Nietzsche Le Gai Savoir : j'ai beau regarder celui qui fait le bien celui qui fait le mal : je constate que tous deux n'agissent que dans le sens de ce qui est profitable pour l'espèce).

Ceci dit, tous les présents tombent d'accord pour reconnaître l'importance du respect de la personne dans la décision morale. Mais pour les uns il s'agit d'un postulat indémontrable, pour certains d'une expérience existentielle (cf Levinas), pour d'autres d'une exigence de la raison (cf Kant). Pour les uns l'existence des individus comme personne est une donnée universelle, pour d'autres c'est une conquête des sociétés au fil du temps.

Une distinction permet de tempérer le débat : le point de vue des uns n'est-il pas descriptif (ce qui est) alors que celui des autres est prescriptif (ce qui devrait être) ? Tous par ailleurs tombent d'accord pour accorder à la raison un rôle fondamental dans la conscience morale :

'Pour les uns, c'est la raison qui fonde la morale (cf Kant)

Pour les autres, c'est la raison qui permet d'élargir la conscience morale en dépassant les limites très locales de l'altruisme « naturel » (proches, communauté d'appartenance ethnique ou culturelle).

Rien n'interdit, pour la troisième séance, de revenir sur tel ou tel passage des textes ' reçus pour la seconde (extraits de Kant, de Schopenhauer, essai de Jean Pierre)

Sur quoi fonder une décision morale ‘? (séance 3 : 23 06 2012)

Décision morale, morale close et morale ouverte (Bergson)

9 personnes ont participé à cette séance pour laquelle les animateurs avaient envoyé des documents présentant la distinction bergsonienne entre morale close (de la pression) et morale ouverte (de l'aspiration).

Les premières interventions ont mis en question le rôle attribué par Bergson à des humains exceptionnels en morale, interprété comme proposant des modèles pour fonder la morale, en faisant remarquer en particulier qu'il n'y a pas que des hommes de bien qui ont entraîné des foules. L'illustration par les saints de ceux-la a également été pointée du doigt : n'ont-ils pas partie liée à un amour de la douleur pouvant confiner à l'obscénité ? Par ailleurs un participant s'est demandé si le rôle accordé à l'émotion par Bergson n'écartait pas le rôle du jugement et de la raison dont nous avons reconnu à la séance précédente le rôle essentiel au fondement de la décision morale.

Réponses :

Il. Les exemples donnés par Bergson, à savoir « les sages de la Grèce, les prophètes d'Israël, les saints du christianisme, les arahants du bouddhisme », la façon dont ils agissent « Ils ne demandent rien, et pourtant ils obtiennent. Ils n'ont pas besoin d'exhorter, ils n'ont qu'à exister. » écartent le contre argument des leaders nazis.

Dépassons la représentation simplifiante des saints : pensons prioritairement à des humains comme François d'Assise, mère Thérèse...

Ce dont parle Bergson c'est d'êtres humains (Socrate, Jésus, Bouddha...) qui par leur comportement et leurs paroles créent chez les hommes une aspiration à aller au delà d'une morale sociale étriquée.

Une participante a mentionné la présence absolument étonnante de Nelson Mandela assis et silencieux dans un film de Depardon et la façon dont cela l'a saisie avec force, illustration de ce que dit Bergson : « leur existence est un appel »

En ce qui concerne le rôle de la raison et de l'émotion, ne faut-il pas reconnaître que l'être humain n'est pas que raison mais également émotion et que celle-ci joue un rôle essentiel dans l'existence humaine. L'émotion dont parle Bergson n'est pas celle dont notre société et les médias ont le culte aujourd'hui, c'est celle qui accompagne toute création individuelle ou collective, toute manifestation de la vie profonde de la personne.

Par ailleurs et c'est essentiel, Bergson précise que cette aspiration à exister selon des valeurs supérieures aux conventions et pressions sociales subies, elle existe en chaque homme. Chacun est partagé entre tendance à suivre les règles figées d'un état social donné (personnalité ordinaire) et tendance à vivre selon des exigences plus conformes au dynamisme de l'élan vital (personnalité supérieure), ceci conformément à sa métaphysique qui n'est pas dualiste mais affirme une unicité de substance traversée par une dualité de tendances. Le rôle des hommes exceptionnels est à penser en relation avec cette tendance présente en chacun, facilitant la capacité à lui donner existence dans notre comportement moral.

De ces analyses il ressort qu'il convient de distinguer deux types de décisions morales : celles dont le fondement est à chercher du côté de la société et de ses lois en vigueur, celles dont le fondement est à chercher du côté de l'apparition de nouvelles exigences dépassant celles des lois sociales, manifestées par des hommes exceptionnels, correspondant aux aspirations les plus nobles de chacun d'entre nous.

**Jean-Pierre LE GOFF invité de l'Atelier de Philosophie et de la Bibliothèque d'Hérouville
le 15 juin 2012 :**

« PESSIMISME DE L'INTELLIGENCE, OPTIMISME DE LA VOLONTE. »

Nos interrogations, nos incertitudes, nos maux sont multiples. La crise économique et financière n'explique pas tout. Quel recul réflexif prendre ?

Depuis le XIXe siècle, trois représentations structuraient la gauche :

Une conception de l'Histoire en marche comme progrès indéfini (représentation issue des Lumières et, par-delà, de la Renaissance) ;

L'idée que la classe ouvrière était le sujet central de l'histoire ;

La conviction que l'appropriation collective des moyens de production (y compris dans sa version étatique) allait fonder une société juste.

Par-delà la gauche, d'autres représentations fortes structuraient la vie sociale : la confiance en la force du politique (cf De Gaulle : « La politique de la France ne se fait pas à la corbeille »), la confiance dans le travail comme facteur incontournable d'intégration sociale, ainsi que dans la grandeur culturelle de la France « mère des arts, des armes et des lois ». Ces représentations-clés alimentaient les ressources mentales et culturelles qui se sont longtemps opposées à l'hégémonie du marché.

A l'heure actuelle, le marché est devenu un pôle de légitimité, le dogme libéral fascine, même lorsqu'il se révèle comme abîme (crise des subprimes). L'indifférence politique et civique semble croître. On est ingrat envers le passé et indifférent à l'avenir : seuls comptent le présent et le plaisir qu'il peut apporter. Le village de vacances type Club Med (pas de travail, pas de hiérarchie en apparence] pour lequel on travaille onze mois de l'année serait-il devenu la nouvelle concrétisation de l'utopie ?

Le rapport à l'éducation, à la famille, à l'autorité, à l'histoire, au travail.. a changé. La question écologique bouleverse nos explications économiques.

La liberté des Anciens ne se concevait pas hors du cadre de la Cité. Celle des Modernes se pense avant tout comme indépendance : « Que l'autorité politique se charge d'être juste, nous nous chargerons d'être heureux . »

Le fossé entre les élites et la société se creuse. L'émergence d'une extrême droite active et attrayante brouille nos représentations de l'échiquier politique.

Le développement de la société de consommation et de loisirs, les ondes de mai 68 et surtout, au milieu des années '70, la montée du chômage de masse, avec les ravages qu'il opère dans l'estime de soi et les fractures qu'il provoque au sein de la société, rendent en grande partie compte de ces changements.

En l'absence d'un horizon de dépassement, on peut être tenté - n'est-ce pas l'attitude de la gauche ? - de faire comme si rien n'avait changé : conduite dangereuse. Il faut affronter sans équivoque ces défis, en se référant à la devise du philosophe italien Gramsci : « pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté. » :

Sachons déceler les éléments positifs de cette évolution ; Prenons à bras-le-corps les questions soulevées par l'extrême droite au lieu de les éluder ;

Construisons des lieux de débats pleinement libres, n'ayons pas peur de la contradiction.

Certes, dans Faction, il faut se demander si l'on est de droite ou de gauche, mais dans l'analyse, ces étiquettes briment l'esprit critique.

Les questions du public amènent Jacques Le Goff à préciser certains éléments de son intervention : il n'y a pas de « complot » personne ne tire les ficelles. Individu sans entrave et ethos destructrice de la société sont en relation de causalité circulaire. Oui, réfléchir au passé ancien et récent, l'analyser, c'est ouvrir l'avenir.

AMS. Septembre 2012

JP Le Goff est l'auteur notamment de La démocratie post-totalitaire (2003), Mai 68, l'héritage impossible (2006), La gauche à l'épreuve (2011).

DOCUMENT : Compte rendu de l'assemblée Générale du 11 mai 2012

Pour cette AG exceptionnelle venant clore quinze années de travail, et de plaisir pour le plus grand nombre des présents, 23 participants ont exprimé leur satisfaction sur le principe de l'atelier tout en précisant ce qu'il faudrait améliorer:

- La proposition d'un simple café ou récréation philosophique n'est pas retenue, sauf par deux personnes.

- Presque tout le monde est d'accord pour le travail suivi à partir des textes de la tradition philosophique pour acquérir des outils dans la mesure où ils restent actuels (on ne peut pas comprendre Badiou sans avoir lu Platon !).

- Les options qui voudraient faire de l'atelier soit une lecture d'œuvres en fonction des thèmes, ou de l'histoire, soit une approche plus actuelle ou politique n'ont pas été reprises car depuis le début, un atelier sur deux propose une thématique plus spirituelle et une thématique plus politique. Des ateliers ont aussi proposé l'étude d'extraits d'œuvre, sans que ça limite le principe démocratique de chacun proposant le sujet qui l'intéresse au départ.

- D'où la proposition finale réaffirmant les fondamentaux de fonctionnement de l'atelier, étude des textes préalable à l'atelier, circulation de la parole, demander la parole pour intervenir, intervention pas trop longue. Les textes, courts, seront envoyés 15 jours à l'avance, et repris en partie en lecture expliquée pendant la séance pour permettre à tous de mieux les comprendre et de participer, y compris ceux qui n'auraient pas eu le temps de lire (en limitant leur participation active pour éviter les éternels exemples qui tournent au café du commerce).

- Quant aux deux AG, jugées trop lourdes, où les sujets proposés ne sont pas explicités, et où l'on a tendance à voter sur des mots déclic, chacun pourra cette année proposer le sien sur internet une semaine avant FAG avec une phrase d'explication, pour simplifier les votes. Une deuxième nouveauté serait de conserver les deux autres sujets les mieux placés pour le trimestre suivant, et réduire PAG de janvier au seul vote des bilans financiers et d'activités, et au plaisir de manger la galette ensemble.

- Pour le renouvellement des animateurs, les jeunes collègues ne sont a priori pas intéressés par cette activité trop prenante. Quant aux participants, il faudrait remonter à une trentaine, et donc mieux assurer à la fête des assos, dans la presse, et au niveau des publics de la Société normande de Philosophie, de l'Université Inter Age, et pourquoi pas l'Université Populaire de Caen.

Le CA élargi aux animateurs Alain AMarie Erik J acky Jacqueline Lionel Madeleine Juin 2012.